

## Un avatar de la propagande fasciste : la réception de Dante en Albanie

Jean-François Lattarico  
Université Jean Moulin/Lyon III

Dans un récent essai intitulé *Dante, l'incontournable*, Ismail Kadaré<sup>1</sup> a opportunément rappelé l'importance qu'a revêtu le poème dantesque dans la vie culturelle albanaise à la fin des années 30 du XX<sup>e</sup> siècle. L'invasion italienne du petit royaume balkanique, le 7 avril 1939, qui transférait la couronne de Zog I<sup>er</sup> à Victor-Emmanuel III, déjà empereur d'Éthiopie, a été, en quelque sorte, la réponse fasciste<sup>2</sup> à l'« Anschluss » de l'Autriche par les Nazis. Cette invasion, qui permettait aux Italiens de consolider leur prestige international aux yeux de l'Allemagne hitlérienne<sup>3</sup>, a été suivie par la mise en place d'une politique culturelle<sup>4</sup> – il s'agissait d'une des branches du Sous-secrétariat d'État aux affaires albanaises<sup>5</sup> – visant en particulier à imposer, entre autres modèles, le modèle poétique insurpassé de la *Divine comédie*, dont l'étude, en Italie, avait été rendue obligatoire pour les lycéens, après la célèbre Réforme dite « Gentile » de 1923<sup>6</sup>. L'objectif était de consolider l'union de deux États<sup>7</sup> sous la bannière allégorique du « prince des poètes », unificateur de la langue italienne – « primo illustratore de' toscani accenti »<sup>8</sup> –, prophète, déjà célébré par les chants du *Risorgimento*, d'une union politique récemment acquise et que le régime fasciste exaltait par delà même sa (relative) puissance militaire, comme en témoigne la présence du nom de Dante dans le

---

<sup>1</sup> KADARÉ I., *Dante, l'incontournable ou Brève histoire de l'Albanie avec Dante Alighieri*, Paris, Fayard, 2006.

<sup>2</sup> Cf. ROBERTSON E.M., *Mussolini fondatore dell'Impero*, Roma-Bari, Laterza, 1979. Voir aussi le plus récent EICHBERG F., *Il fascio del Littorio e l'aquila di Skanderbeg*, Roma, Apes, 1997.

<sup>3</sup> Rappelons que Dante a également fait l'objet d'une « récupération » allemande, sous la République de Weimar, puis par les Nazis : voir l'ouvrage de T. OSTERMANN, *Dante in Deutschland*, Heidelberg, 1929, ainsi que l'article bilingue de Karl Vossler, « Dante in Deutschland / Dante in Germania », paru dans la revue « Berlin Rom Tokio. Monatsschrift für die Vertiefung der kulturellen Beziehungen der Völker des Weltpolitischen Dreiecks », Berlin, 3, 1, avril 1941, p. 21-24 ; 45 ; 52-53.

<sup>4</sup> JACOMONE DI SAN SAVINO F., *La politica dell'Italia in Albania nelle testimonianze del Luogotenente del re Francesco Jacomone di San Savino*, Bologna, Cappelli, 1965.

<sup>5</sup> Sous-secrétariat qui comportait les bureaux suivants : I - Affaires générales, politiques et militaires, II - Affaires économiques et financières, III - Culture et Propagande, IV - Inspections des services techniques des œuvres publiques, V - Services administratifs.

<sup>6</sup> Sur la réforme Gentile, cf. CHARNITZKY J., *Fascismo e scuola. La politica scolastica del regime (1922-1943)*, Firenze, La Nuova Italia, 1996 ; GALFRÈ M., *Una riforma alla prova : la scuola media di Gentile e il fascismo*, Milano, Franco Angeli, 2000 ; MOSS M. E., *Il filosofo fascista di Mussolini. Giovanni Gentile rivisitato*, Roma, Armando, 2007, « La riforma Gentile », p. 68-78 [éd. orig. *Mussolini's Fascist Philosopher. Giovanni Gentile Reconsidered*, New York, Peter Lang, 2004].

<sup>7</sup> Cf. *L'unione fra l'Albania e l'Italia. Censimento delle fonti (1939-1945) conservate negli archivi pubblici e privati di Roma*, a cura di Silvia Trani, Ministero per i Beni culturali. Direzione generale per gli archivi, 2007.

<sup>8</sup> COSTANTINI T., *Il Giudizio Estremo, [...] Poema [...] Ad imitazione di Dante, Dedicato alla Serenissima Repubblica di Venezia*, In Padova, Appresso Paolo Frambotto, 1642, V [Premier illustrateur des accents toscans].

célèbre hymne fasciste *Giovinazza*<sup>9</sup>. Kadaré précise la spécificité de cette propagande : « Il n'était encore jamais arrivé dans l'histoire qu'une puissance occupante brandît par-devant ses blindés et ses canons le plus beau poème de l'humanité »<sup>10</sup>. Une telle arme littéraire avait déjà été brandie en Italie vers la fin des années Vingt, lorsque parut l'essai de Domenico Venturini intitulé *Dante Alighieri e Benito Mussolini*, qui tout à fait sérieusement mais de façon non moins délirante, faisait du poète florentin un précurseur des idéaux du fascisme<sup>11</sup>. Entre autres symboles porteurs, la prophétie de Dante annonçant la venue d'un « Duce » (allusion à Louis le Bavarois) au chant XXXIII du *Purgatoire*<sup>12</sup>, a été très logiquement interprétée comme une référence implicite à l'action émancipatrice de Mussolini. Deux ans plus tard, un autre essai, *Dante e il fascismo nel canto di Sordello* de Pietro Jacopini revenait sur la compatibilité du poète florentin aux fondamentaux du fascisme<sup>13</sup>. La propagande d'un régime déjà garant de l'unité du jeune état albanais depuis 1921<sup>14</sup> sous la forme d'un protectorat, véhiculait ainsi son paternalisme de bon aloi : « *L'Albania è nel mio cuore* » [*L'Albanie est dans mon cœur*], disait Mussolini, « nous sommes une même famille, désormais, avec un même roi et un même premier poète<sup>15</sup> ». Très vite, une politique de fascisation de la société s'est mise en place dans une optique impérialiste<sup>16</sup>, avec la création en juin 1939 du Parti Fasciste Albanais (PFA), directement soumis au Parti National Fasciste (PNF), qui imposait une même organisation arborescente et capillaire de la société, notamment à travers l'encadrement de la jeunesse (les « Figli dell'Aquila » ou les « Piccole albanesi »). Sur le plan culturel, plusieurs organismes

<sup>9</sup> « La vision dell'Alighieri / Oggi brilla in tutti i cuor » [La vision de l'Alighieri / Aujourd'hui brille dans tous les cœurs].

<sup>10</sup> *Dante, l'incontournable, op. cit.*, p. 28.

<sup>11</sup> « Il Massimo Poeta può dirsi a ragione l'antesignano dei grandi ideali del Fascismo [Le plus Grand Poète peut être considéré avec raison comme un précurseur des grands idéaux du Fascisme] » (VENTURINI D., *Dante Alighieri e Benito Mussolini*, Roma, La Nuova Italia, 1927, p. 315).

<sup>12</sup> « Ch'io veggio certamente, e però il narro, / A darne tempo già stelle propinque, / Secure d'ogni intoppo e d'ogni sbarro, // Nel quale un cinquecento dieci e cinque, / Messo di Dio, anciderà la fuia / Con quel gigante che con lei delinque [Je vois, si clairement que je puis le prédire, / Des astres qui déjà, libres de tout obstacle / Et de tout frein, sont prêts à nous donner un temps // Durant lequel un Cinq Cent Dix et Cinq, Mandé par Dieu, occira la rapace / Et le géant qui fornique avec elle] » (*Purgatoire*, XXXIII, v. 40-45). Un chapitre de l'ouvrage de Venturini explicite ce rapprochement : « Il Duce riparatore, annunciato da Dante, individuato nel Duce Magnifico [Le Duce sauveur, annoncé par Dante, reconnu dans le Duce Magnifique] » (*Dante Alighieri e Benito Mussolini*, cit., p. 109-111).

<sup>13</sup> « Dante dunque è un precursore del fascismo e, se fosse vissuto ai giorni nostri, ci avrebbe onorato sicuramente della sua compagnia, impugnando il manganello contro tutti i socialisti e i comunisti rinnegatori e disgregatori della Nazione [Dante est donc un précurseur du Fascisme, et s'il avait vécu de nos jours, il nous aurait certainement honoré de sa compagnie, en brandissant le gourdin contre tous les socialistes et les communistes renégats et destructeurs de la Nation] » (JACOPINI Pietro, *Dante e il Fascismo nel canto di Sordello*, Roma, Tipografia De Alberti, 1929. Sur Dante et le fascisme, cf. ALBERTINI S. « Dante in camicia nera : uso e abuso del divino poeta nell'Italia fascista », in « The Italianist », 16 (1996), p. 117-142 ; SCORRANO LUIGI, « Il Dante 'fascista' », in *Il Dante "fascista"*. Saggi, letture, note dantesche, Ravenna, Longo, 2001, p. 89-125.

<sup>14</sup> Cf. BIAGINI Antonello, *Storia dell'Albania contemporanea*, Milano, Bompiani, 2007 [1998], chap. VI : « L'Albania tra le due guerre. Il protettorato italiano (1921-1939) », p. 113-133. Voir aussi les ouvrages plus récents (et en français) de CASTELLAN Georges, *Histoire de l'Albanie et des Albanais*, Éditions Armeline, 2002 et MÉTAIS Serge, *Histoire des Albanais. Des Illyriens à l'indépendance du Kosovo*, Paris, Fayard, 2006.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>16</sup> Cf. AMBROSINI Gaspare, *L'Albania nella comunità imperiale di Roma*, Roma, Istituto Nazionale di Cultura Fascista, 1940 ; significativement, l'introduction de cette étude portait comme titre : « Le ragioni ineluttabili dell'unione dell'Albania all'Italia [Les raisons inéluctables de l'union de l'Albanie à l'Italie] » (*ibid.*, p. 7).

s'occupaient d'encadrer la production cinématographique ou de gérer les retransmissions radiographiques. Plus précisément, grâce au financement du Ministre des Affaires Étrangères, Galeazzo Ciani, gendre du Duce, fut créé un important organisme : la fondation « Skanderbeg », composée de deux sections autonomes, le Cercle italo-albanais « Skanderbeg », destiné à favoriser les rapports sociaux entre les deux peuples, et surtout l'Institut d'études albanaises, présidé par Ernesto Koliqi, un des traducteurs de Dante, chargé du développement des sciences, des arts et de la littérature dans son pays<sup>17</sup>. En outre, la société Dante Alighieri, présente en Albanie dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>18</sup>, multiplia les cours sur la culture et la langue italiennes, qui passait entre autres par l'enseignement du poète florentin.

L'occupation italienne cristallisait ainsi de manière totalitaire la relation privilégiée que la nation italienne et, bien avant l'unité, les états italiens comme la république vénitienne ou le royaume de Naples entretenaient avec le territoire et la culture albanais. En effet, si des accords avaient été signés<sup>19</sup>, au lendemain de la Première Guerre Mondiale, entre les deux pays, accords qui octroyaient au royaume italien des droits de regard, voire d'ingérence, sur le jeune état indépendant<sup>20</sup>, l'histoire de ces relations remontent au moins à la période de l'invasion ottomane et de la courageuse tentative de résistance du héros national Skanderbeg, qui reçut l'aide et l'appui des Vénitiens et des Napolitains dans le dernier tiers du XV<sup>e</sup> siècle<sup>21</sup>. C'est aussi la période qui voit le début de fortes migrations de colons albanais en Italie, principalement en Calabre, dans les Pouilles et en Sicile, grâce auxquelles la langue albanaise – l'*arbëresh* – s'est maintenue quasiment inchangée, à travers une transmission essentiellement orale. La langue des Albanais d'Italie présente, en effet, un intérêt particulier en ce qu'elle a conservé la prononciation, le vocabulaire et la grammaire de l'Albanie pré-ottomane, comme si, pour faire un parallèle éclairant, des villages français isolés du reste de la civilisation avaient continué à s'exprimer dans le français de Rabelais. Issu du pélasgique

---

<sup>17</sup> Ernest Koliqi (1903-1975) est considéré comme le père de la littérature albanaise ; professeur de littérature albanaise à l'Université de Padoue et de Rome, il fonda diverses revues (« Shkëndija (L'étincelle) ») visant à promouvoir la littérature albanaise et publia plusieurs ouvrages anthologiques.

<sup>18</sup> Elle publia, en particulier au début du XX<sup>e</sup> siècle, une série de bulletins sur les caractéristiques topographiques et ethnographiques du pays.

<sup>19</sup> Cf. GODART Justin, *L'Albanie en 1921*, Paris, Les Presses Universitaires de France, 1922, chap. VI « L'Albanie et l'Italie », p. 213-221. C'est précisément en 1921 que le pays devient protectorat italien.

<sup>20</sup> En 1914, l'Albanie enfin indépendante fut érigée en royaume avec à sa tête le prince allemand Guillaume de Wied : incapable de s'adapter à la réalité ethno-linguistique du pays, il quitta le trône au bout de six mois ; cf. SALLEO Ferdinando, *Albania : un regno per sei mesi*, Palermo, Sellerio, 2000. L'épisode inspira à Kadaré son roman *L'année noire* (Paris, Fayard, 1987).

<sup>21</sup> En réalité, les premières émigrations ont eu lieu dès la fin du XIV<sup>e</sup> siècle, notamment après la victoire turque de Nicopolis en 1396, dans la région de la Vénétie, ce dont témoignent par exemple les nombreuses « calli degli Albanesi » à Venise. La Sérénissime avait d'ailleurs des possessions en Albanie, cf. BIAGINI A., *op. cit.*, p. 15-16. Sur les relations entre Venise et les Albanais, cf. NADIN Lucia, *Migrazioni e integrazione : il caso degli Albanesi a Venezia (1479-1552)*, Roma, Bulzoni, 2008.

ancien – même si le débat n'est pas tranché chez les linguistes et les historiens –, et plus certainement de l'Illyrien, l'albanais est en réalité l'idiome le plus ancien d'Europe, branche isolée de la famille indo-européenne, et une langue pleinement européenne, contrairement aux langues slaves d'origine asiatique. Son influence est perceptible dans la langue et la culture des Grecs<sup>22</sup>, qui doivent aux Illyriens l'essentiel de leur panthéon divin<sup>23</sup>, et son état de conservation remarquable, du moins dans sa variante *arbëresh*, – comparable par exemple à l'islandais ou au basque – a traversé héroïquement les soubresauts de l'Histoire<sup>24</sup>.

Il faut rappeler en effet que l'interdiction faite par les Turcs d'enseigner et d'écrire la langue durant près d'un demi-millénaire a fortement grevé sur l'évolution et la diffusion de la *koiné* albanaise. Elle incita les rares lettrés restés au pays à user de subterfuges (l'écriture en latin ou en grec) pour préserver une culture plurimillénaire, et permettre également, grâce à l'action de la *Propaganda Fide*, la diffusion du catholicisme en Albanie, qui était alors le mode le plus efficace de résistance face à la turquisation et l'islamisation de la société. Dans un manuel consacré à la littérature albanaise, publié à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et dédié au premier ministre albanophone Francesco Crispi, l'auteur, Alberto Straticò, rappelle en effet ce stratagème : « Difatti, i primi libri stampati in albanese sono libri ecclesiastici, cioè il Dizionario Latino-Epirota del padre Blanco (1635) [...]. Senonché, mancando la lingua albanese d'un proprio alfabeto [...] ognuno se ne ideò uno proprio, servendosi delle lettere dell'alfabeto latino o dell'alfabeto greco<sup>25</sup> ». En réalité, les témoignages sont bien plus anciens ; c'est le cas notamment du *Meshale*, œuvre religieuse composite de Gjon Buzuku<sup>26</sup>, publié en 1555 et retrouvé seulement au début du XX<sup>e</sup> siècle (il s'agit du plus ancien texte imprimé en langue albanaise à nous être parvenu), de la *Doctrinae christianae albanae* (*E*

---

<sup>22</sup> Voir à ce sujet l'ouvrage de AREF Mathieu, *Albanie (histoire et langue) ou l'incroyable odyssée d'un peuple préhellénique*, (s.l.), M. Aref (éd.), coll. « Mnémosyne », 2003.

<sup>23</sup> Sur le plan étymologique, la chose ne semble plus vraiment contestée : la plupart des noms de divinités grecques s'expliquent par leur origine pélasgique, c'est-à-dire pré-albanaise ; ainsi Aphrodite vient de l'albanais « *afer ditë* » (près du jour) ; Cassandre, de « *Qes anderr* » (ce que j'ai rêvé) ; Chiron, de « *shëron* » (guérir) ; Téthys, de « *Deti* » (la mer) ; Hades, de « *Ha vdes* », « *Ha të vdekurt* » (manger les morts), et les exemples sont très nombreux ; voir M. AREF, *Albanie (histoire et langue)*, op. cit., p. 125-154. On peut lire une remarque similaire dans le roman de Kadaré, *Le pont aux trois arches* : « Et ce ne sont pas des mots quelconques, [dit-il], mais des noms de dieux et de héros », citant « les mots Zeus, Déméter, Thétys, Odyssée, qui dérivent des mots albanais *ze* (voix), *dhe* (terre), *det* (mer) et *udhë* (route) » (KADARÉ I., *Le pont aux trois arches*, Paris, Fayard, 1981, p. 61).

<sup>24</sup> Dans un passage du *Dossier H* de Kadaré, passionnant récit-enquête sur l'origine albanaise de l'épopée homérique, le narrateur fait cette remarque éclairante : « Les étrangers se sont adressés à moi en albanais, mais, ma foi, je dois reconnaître que la langue qu'ils ont employée n'était pas notre façon de parler habituelle ; je ne sais pas comment vous expliquer, c'était une langue figée par endroits, durcie comme la glace, vous voyez ce que je veux dire » (KADARÉ I., *Le dossier H*, Paris, Folio Gallimard, 2000, p. 25).

<sup>25</sup> « En effet, les premiers livres imprimés en albanais sont des livres religieux, à savoir le Dictionnaire Latin-Épirote du Père Blanco (1635) [...]. Si ce n'est que, la langue albanaise étant dépourvue d'un alphabet propre [...] chacun en imagine un pour soi, en se servant des lettres de l'alphabet latin ou de l'alphabet grec » (STRATICÒ A., *Letteratura albanese*, Milano, U. Hoepli, 1896, p. 17).

<sup>26</sup> Cf. CHIARAMONTE Zef, « Il *Messale* di Gjon Buzuku (1555). Un hapax in lingua albanese tra riforma, controriforma e islam », in « Rivista liturgica », Anno XCVIII, Terza serie, n° 6 (nov-dic. 2011), p. 1063-1073.

*Mbësuaime e Krështerë*) de Luca Matranga<sup>27</sup>, publié en 1592 ; on peut encore citer l'œuvre de Pjëter Bogdani, auteur d'un *Cuneus prophetarum*<sup>28</sup>, autre texte en prose rédigé essentiellement en albanais et publié à Padoue, en 1685, sous l'instigation du cardinal Barbarigo qui, en tant que responsable des affaires ecclésiastiques orientales, manifesta un réel intérêt pour la culture albanaise, renforcé sous le pontificat de Clément XI, dont la famille (les *Albani*) était originaire d'Albanie<sup>29</sup>. Cet intérêt s'est concrétisé à travers la rédaction de la première grammaire raisonnée de la langue albanaise, publiée à Rome en 1716 par le Père Francesco Maria da Lecce, missionnaire de la *Propaganda Fide* qui, après avoir vécu une vingtaine d'année dans les Balkans, apprit la langue et en dressa une grammaire raisonnée, la plus exhaustive qui fût, non sans s'étonner de l'extrême diffusion de l'albanais au-delà même de ses frontières naturelles :

M'applicai per tanto con tutto lo studio alla cognizione d'un tal'Idioma, e con fatica ben grande l'appresi alla fine ; e curioso d'intendere, dentro quai limiti si contenesse un tal Linguaggio, trovai, con mio stupore, dilatarsi per tutto il Regno d'Epiro : parte della Romelia : parte del regno di Servia : parte di Bulgaria : in Costantinopoli, in Dalmazia, quasi in tutte le Provincie del Regno di Napoli, & anche in qualche parte della Sicilia.<sup>30</sup>

Si plusieurs ouvrages mêlant le latin et l'albanais sont publiés au XVII<sup>e</sup> siècle, avec en particulier un dictionnaire latin-épirote (= albanais) par Frang Bardhi en 1635, ainsi qu'au cours des décennies suivantes, il faudra attendre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle pour voir publiée la seule œuvre littéraire d'envergure en langue albanaise : une *Vie de la Vierge Marie* par le poète Jul Variboba<sup>31</sup>, originaire de San Giorgio Albanese en Calabre. Au XIX<sup>e</sup> siècle, à la faveur du délitement de l'empire ottoman, on constate un renouveau substantiel des études sur

---

<sup>27</sup> Luca Matranga (Lëke Matrënga) (1667-1619), originaire de Piana degli Albanesi, publia, après l'ouvrage de Buzuku, l'ouvrage le plus ancien conservé en langue albanaise de dérivation tosqe. Le manuscrit de cette *Doctrina chrétienne*, traduction du Jésuite espagnol Diego Ledesma, est conservé à la Bibliothèque du Vatican (Barb. Lat. 3454). Cf. *La Dottrina cristiana albanese di Luca Matranga*, riproduzione, trascrizione e commento del Codice Barberini Latino 3454 / Luca Matranga, Città del Vaticano, Biblioteca Apostolica Vaticana, 1964. Une édition critique en est désormais disponible : *E Mbësuaime e Krështerë*, Edizione critica dei testi manoscritti a stampa (1592) / Luca Matrenga, a cura di M. Mandalà, Caltanissetta, Sciascia Salvatore, 2004.

<sup>28</sup> L'ouvrage, initialement rédigé en albanais en 1675, ne fut publié que dix ans plus tard, dans une édition bilingue latine et albanaise pour pouvoir être soumis au contrôle de la censure ; il fut réédité en 1691, puis en 1702 à Venise, sous le titre *L'infalibile verità della cattolica fede*.

<sup>29</sup> Le pape a ainsi fait célébrer un Concile provincial en langue albanaise dont les actes publiés constituent un précieux témoignage de l'évolution de la langue ; par ailleurs l'un de ses successeurs, le pape Clément XII Corsini a institué différents collèges pontificaux au sein de la communauté *arbëresh* de Calabre et de Sicile.

<sup>30</sup> « Je m'appliquai par conséquent avec grand soin à l'étude d'une telle langue, et non sans peine j'ai pu enfin l'apprendre. Curieux de savoir entre quelles limites se trouvait un tel langage, c'est avec stupeur que je découvris qu'il s'étendait dans tout le royaume d'Épire, une partie de la Roumanie, du royaume de Serbie et de la Bulgarie, à Constantinople, en Dalmatie, dans presque toutes les provinces du Royaume de Naples et aussi dans certaines parties de la Sicile » (DA LECCE F. M., *Osservazioni grammaticali nella lingua albanese*, In Roma, Nella Stamperia della Sag. Cong. di Prop. Fede, 1716, « Dédicace », s. p.)

<sup>31</sup> *Gjella e Shën Mërisë së Virgjër*, Rome, 1762. Une édition moderne est à présent disponible : G. VARIBOBA, *Vita della beata Vergine Maria* (1762) / *Gjella e Shën Mëris s'Virgjër* (1762). Edizione critica e traduzione italiana a cura di Vincenzo Belmonte, Cosenza, Rubbettino, 2005.

la langue albanaise. Or, c'est encore une fois en Italie, et plus particulièrement en Calabre, que lettrés et intellectuels contribuent fortement à ce renouveau. Girolamo De Rada<sup>32</sup> en est l'auteur emblématique. Il s'agit d'un véritable tournant, car avec cet auteur, la littérature en langue albanaise cesse d'être exclusivement religieuse. Ce poète et écrivain originaire de Macchia Albanese, un autre village albanophone de Calabre, recueille de nombreux chants populaires traditionnels, au point d'être comparé à l'écossais Macpherson, compilateur des chants du barde Ossian. De Rada est l'auteur d'une œuvre prolifique, à la fois littéraire, poétique, historique, linguistique, politique et philosophique, qui culmine en particulier dans l'épopée du *Milosao* (1836), louée par Lamartine comme symbole de la liberté de tout un peuple, l'action étant située précisément dans l'Albanie du xv<sup>e</sup> siècle, celle du « *Moth i Madhë*<sup>33</sup> », du temps prestigieux et héroïque d'avant l'occupation. Son action et sa production, dont une grande partie est restée manuscrite, furent le point de départ des études sur la langue *arbëresh* dont les traces sont encore visibles chez certains romanciers italiens contemporains, comme Carmine Abate<sup>34</sup>.

Il y a en réalité une double trajectoire de la langue albanaise – qui aura d'ailleurs un impact sur les traductions de Dante –, celle de l'*arbëresh* en Italie, issu du dialecte toscane, et celle de la langue indigène, issu du dialecte guègue<sup>35</sup>, qui va connaître une renaissance fondamentale avec la réforme de l'alphabet au début du xx<sup>e</sup> siècle. C'est Gjorgj Fishta, grand poète et intellectuel, pressenti pour le prix Nobel, qui en créant une société littéraire, l'*Union (Bachimi)* à Shkodra, réfléchit à une réforme de l'alphabet et de l'orthographe albanais ; celle-ci est officiellement normalisée en 1908, lors du congrès de Monastir<sup>36</sup> en Macédoine, et c'est sur cette réforme – après quelques fluctuations pendant la période de la monarchie et de l'occupation italienne – que repose désormais l'albanais moderne. Les deux langues ne doivent pas être confondues, malgré un terreau lexical et syntaxique commun (on estime environ à 45 % le lexique *arbëresh* présent dans l'albanais moderne). La langue des colons albanophones d'Italie est incontestablement plus archaïque et l'on verra que cette ancienneté

---

<sup>32</sup> Les œuvres complètes de De Rada sont désormais disponibles en onze volumes chez l'éditeur calabrais de Cosenza Rubbettino (2005-2010).

<sup>33</sup> Expression qui revient dans l'un des derniers romans de Carmine Abate : *Il mosaico del tempo grande*, Milano, Mondadori, 2006.

<sup>34</sup> Sur cet auteur, marqué par sa triple culture italienne, allemande et albanaise, nous renvoyons à notre étude : LATTARICOJ.-F., « Sous le signe de Scanderbeg. Mythe et plurilinguisme italo-*arbëresh* dans *Il ballo tondo* de Carmine Abate » in C. Berger, A. Capra, J. Nimis, éd., *Les enjeux du plurilinguisme dans la littérature italienne*. Actes du colloque international (Toulouse, 11-13 mai 2006), Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, « Collection de l'E.C.R.I.T », 2007, p. 231-248.

<sup>35</sup> Cf. DE RAPPER Gilles, « Les Guègues et les Tosques existent-ils ? L'opposition Nord/Sud en Albanie et ses interprétations », in « Espace, Populations, Sociétés », Université de Lille 1, 2004, n° 3, p. 625-640.

<sup>36</sup> La ville de Monastir (aujourd'hui Bitola en République de Macédoine) devint dès le début du xx<sup>e</sup> siècle, un foyer de la résistance albanaise ; le congrès qui fixa l'alphabet albanais moderne, avec l'adoption exclusive des caractères latins, se déroula du 14 au 22 novembre 2008.

de la langue entre davantage en résonance avec la *koiné* dantesque à un niveau qu'il conviendra de rappeler.

Cette brève mise au point historico-linguistique montre bien les liens étroits qui unissent la langue et la culture albanaises avec la péninsule italienne, à travers le soutien que les états, comme la république vénitienne ou le royaume de Naples, ont apporté à la résistance albanaise, mais surtout à travers la production des lettrés italiens eux-mêmes, pour la plupart à l'origine de la préservation de la langue, par les traités et les œuvres de fiction, quasi inexistantes dans la mère patrie. Ce contexte a joué un rôle essentiel dans la diffusion du poème dantesque en Albanie qu'on aurait compris autrement que très difficilement. Lorsque la *Divine comédie* débarque, avec armes et soldats, après la conquête du petit royaume balkan en avril 1939, de nombreuses traductions partielles, dans un premier temps, se multiplient sans grande rigueur philologique ; il s'agissait davantage de compilations au gré des humeurs des traducteurs qui se cantonnèrent pendant longtemps au seul *Enfer*<sup>37</sup>. Kadaré souligne, dans son essai, les accointances entre le peuple albanais et les vers de la *Divine comédie*, rappelant que les anciennes ballades albanaises compilées par De Rada dataient pour la plupart de l'époque de Dante et qu'elles présentaient des thématiques communes, comme la traversée et le retour du monde des morts – c'est le cas de la célèbre légende de Doruntine, matière de deux beaux romans de Kadaré et de Carmine Abate<sup>38</sup>, ou de celle de l'emmuré du pont des trois arches qui inspira, outre un autre roman à Kadaré<sup>39</sup>, à Marguerite Yourcenar<sup>40</sup> une de ses nouvelles orientales. Sur le plan politique, les dissensions entre l'autorité du Pape et celle de l'Empereur pouvaient rappeler à plus d'un titre celles qui animaient la population albanaise, majoritairement catholique, contre l'autorité du sultan ottoman. Pourtant, l'Albanie n'est pas réellement évoquée dans la *Divine comédie* ; la seule référence explicite à une ville albanaise – à travers le *De bello civili* (III, 13) de César – est celle de Durrës (Durazzo) dans le chant VI du *Paradis*<sup>41</sup>, et il y a quelque extrapolation à vouloir justifier l'occupation de l'Albanie – comme l'ont fait les exégètes fascistes – en glosant les vers du chant IX de l'*Enfer* où Dante, arrivé à l'entrée de la cité de Dis, observent les grands cimetières d'Arles et de Pola en Istrie « Ch'Italia chiude e i suoi termini bagna »<sup>42</sup>. Mais au-delà d'une évocation strictement référentielle à une quelconque réalité topographique albanaise, on voit bien qu'un terreau

---

<sup>37</sup> Parmi les exceptions, on relèvera la traduction du chant XI du *Paradis*, celui de Saint François, par le père Vinçens Prensushi en 1924.

<sup>38</sup> KADARÉ I., *Qui a ramené Doruntine ?*, Paris, Fayard, 1986 ; ABATE C., *Il ballo tondo*, Marietti, 1991 ; Roma, Fazi, 2000.

<sup>39</sup> KADARÉ I., *Le pont aux trois arches*, Paris, Fayard, 1989.

<sup>40</sup> YOURCENAR M., « Le lait de la mort », in *Nouvelles orientales*, Paris, Gallimard, 1938.

<sup>41</sup> « Inver la Spagna rivolve lo stuolo ; / Poi ver Durazzo [Du côté de l'Espagne il retourna son armée, / Puis vers Durazzo] » (DANTE, *Paradis*, VI, 64-6).

<sup>42</sup> « Qui ferme l'Italie et les confins en baigne » (ID., *Enfer*, IX, 114).

commun unit le poème dantesque à la réalité politique du pays des aigles. L’invective contre Florence corrompue, contre la servante Italie, « navire sans nocher dans la grande tempête » (*Purgatoire*, VI, 77) faisait étrangement écho à la déchéance de la grande Albanie de Skanderbeg, celle du « *Mothë i Madhë* », du temps prestigieux d’avant la longue nuit qui, durant près d’un demi millénaire, a privé le pays de sa langue et de sa culture. Dante exprimait, nous dit Kadaré, peut-être davantage que Don Quichotte ou Hamlet, traduits en Albanie à peu près à la même époque, « les tourments albanais<sup>43</sup> ». La propagande fasciste joue ici à plein pour justifier l’union des deux pays, en rappelant notamment la politique de soutien des états italiens au moment de la domination ottomane<sup>44</sup>. En outre, la mythologie impériale, à l’origine de la politique coloniale du pays, inscrit l’Albanie dans son propre panthéon, à travers l’évocation opportune de la présence de Rome sur les terres albanaises<sup>45</sup>.

La fortune, ou du moins la connaissance de Dante en Albanie commence en réalité bien avant l’occupation italienne du pays en 1939. Dès le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, grâce à l’enseignement des Jésuites et des Franciscains – héritage des lettrés du XVII<sup>e</sup> siècle évoqués plus haut –, Dante fut enseigné dans les écoles privées du nord du pays notamment. On a peu d’informations sur cet enseignement, mais on suppose que Dante était appris dans le texte par les missionnaires italiens et il n’est pas impossible que des traductions partielles en albanais aient circulé sous forme manuscrite. En effet, les premières traductions albanaises du poème dantesque sont une fois de plus le fait de lettrés et d’intellectuels albanophones d’Italie. C’est à Luigi Lorecchio<sup>46</sup> que l’on doit la première tentative de traduction, en *arbëresh*, du chant initial de l’*Enfer*. Elle fut publiée en 1896 à Naples dans la revue *L’antologia albanese* dirigée par Gerolamo De Rada non sans quelques approximations eu égard au manuscrit, sur lesquelles nous reviendrons<sup>47</sup>. Il s’agit de la première publication en *arbëresh* réalisée après l’important « Congrès National Albanais », organisé en 1895 par son frère Anselmo, visant à redonner à la langue albanaise sa pleine et entière dignité littéraire. Lorecchio traduisit également des extraits de la *Vita nova* et du *Convivio*. Quelques années plus tard, en mars

---

<sup>43</sup> KADARÉ I., *Dante, l’incontournable*, cit., p. 34.

<sup>44</sup> « Scanderbeg ed i suoi rapporti con Napoli e Venezia » (AMBROSINI G., *op. cit.*, p. 15-24).

<sup>45</sup> « Nell’anno 168 a. C. i romani si insediarono nel paese che oggi chiamiamo Albania, svolgendovi una politica che fin da allora ne accomunò il destino con l’Italia » (*ibid.*, p. 9).

<sup>46</sup> LORECCHIO L., *Ka pissa e Dantit. Kenka e paar përjeerr ndë gjuugh t’abërës*, « Antologia albanese », G. De Rada (dir.), Napoli, 1896, p. 66-70.

<sup>47</sup> Ernesto Koliqi commet ainsi une erreur, lorsqu’il écrit dans l’entrée *Albania* de l’*Enciclopedia dantesca* de la Treccani, que cette première traduction de Lorecchio concernait l’épisode d’Ugolin du Chant XXX de l’*Enfer* (« Il primo saggio di versione di un canto della Commedia (l’episodio del conte Ugolino in endecasillabi sciolti) è apparso nella Antologia Albanese (Napoli, 1896) di Gerolamo De Rada e lo dobbiamo all’italo-albanese Luigi Lorecchio » ([http://www.treccani.it/enciclopedia/albania\\_\(Enciclopedia-Dantesca\)/](http://www.treccani.it/enciclopedia/albania_(Enciclopedia-Dantesca)/)) [Le premier essai de traduction d’un chant de la Divine Comédie (l’épisode du comte Ugolin en hendécasyllabes blancs) est apparu dans l’Antologia Albanese (Naples, 1896) de G. De Rada et nous le devons à l’italo-albanais Luigi Lorecchio].



1900, Sakol Baatzi – un érudit albanais de Mbishkodër – traduisit en hendécasyllabes et en respectant le schéma métrique de la *terza rima*, le chant V de l'*Enfer*, celui de Paolo et Francesca, dans la revue *La Nazione albanese*, fondée par Anselmo Lorecchio. D'autres traductions partielles suivirent, notamment par Fan Noli<sup>48</sup>, prêtre fondateur de l'église orthodoxe albanaise, chef de file de la diaspora albanaise aux Etats-Unis, et éphémère premier ministre de son pays en 1924. Puis, en 1932 Ernesto Koliqi, le directeur de l'Institut d'études albanaises évoqué plus haut, dans le premier volume de l'anthologie *Poetët e mëdhej t'Italis* (Les grands poètes d'Italie) – qui comprend en outre des poèmes de Pétrarque, de l'Arioste ou du Tasse –, publia en albanais des extraits des chants I, V, XIII, XXVI et XXXIII de l'*Enfer*, ceux de Paolo et Francesca, Pier della Vigna, Ulysse, Ugolin, l'apparition de Béatrice au chant XXX du *Purgatoire*, et, du *Paradis*, le chant liminaire, le chant XI – celui de Saint François –, et une partie du chant XXXIII. C'est d'ailleurs cette anthologie, dans laquelle on trouve également des extraits de la *Vita nova*, qui servit de manuel scolaire dans les collèges du royaume albanais avant l'annexion du pays par les Italiens. Kadaré rappelle sa propre expérience de très jeune lecteur découvrant Dante dans des éditions bilingues et commentant les traductions qu'il avait sous les yeux :

Dans les écoles, des milliers de petits Albanais, feuilletant des éditions bilingues, passaient le plus naturellement du monde des vers traduits en albanais au texte original. On avait parfois l'impression qu'il s'agissait d'une même langue, simplement affublée de masques différents :

<i>Quivi perdei la vista e la parole</i>	Dhe humba mend e gojë, ngdale tue u mekun
<i>Nel nome di Maria finì, e quivi</i>	Shpirtin e dashë me emnin e Marisë,
<i>Caddi, e rimasse la mia carne sola.</i>	Ku rashë unë mbeta vëtem mish i vdekun.

*Le Purgatoire*, chant V.

Il s'agit là d'un verset traduit avec une certaine liberté, tandis que des centaines d'autres vers sonnent tels les originaux :

<i>E caddi come un corpo cade [sic]</i>	dhe rashë ashtu si trup i vedkur bie.
-----------------------------------------	---------------------------------------

*L'Enfer*, chant V.<sup>49</sup>

Koliqi, auteur probable de ces traductions, joua par la suite un rôle culturel important durant les années de l'occupation, puisqu'il fut nommé ministre de la Culture par le régime mussolinien dans le gouvernement albanais de collaboration. Si ce choix est politiquement

<sup>48</sup> Fan Noli (1882-1965) est une figure majeure de la vie littéraire et politique albanaises, traducteur de Shakespeare, Dante et Ibsen, il est également l'auteur d'une biographie remarquable de Skanderbeg (*Historia e Skënderbeut (Gjergj Kastriot), mbretit të Shqipërisë*, 1921 ; trad. ital., Lecce, Argo, 1990).

<sup>49</sup> Traductions respectives : « Je perdis la vue en ce lieu, et ma dernière parole fut le nom de Marie ; là, je tombai et il ne demeura que ma chair », » [Et tombai comme tombe un corps mort » ; in KADARÉ I., *Dante, l'incontournable*, cit., p. 84-85.

déplorable, qui l'a conduit à connaître un certain purgatoire, sa réhabilitation après la guerre fut favorisée par son action sur le terrain et le développement considérable des écoles albanaises, notamment au Kosovo, dans un pays où pendant un demi-millénaire la culture et la langue furent bâillonnées et proscrites par l'occupant ottoman. Le purgatoire de celui qui a tant œuvré pour la diffusion de Dante au pays des Aigles, s'est soldé par un exil forcé au moment de l'arrivée des communistes au pouvoir en 1946.

Toutefois, l'éviction de la langue italienne au profit notamment du russe ne s'est pas accompagnée d'une disparition de Dante ; bien au contraire : en 1965, à l'occasion des sept cents ans de la naissance du poète, Koliqi publia dans la revue « *Shêjzat* » (« Les Pléiades ») une autre série de poèmes extraits de la *Vita Nova* et des *Rime* ; par ailleurs, symbole de la résistance au communisme, la *Divine comédie* a connu de nombreuses autres traductions, d'abord partielles, puis enfin intégrales. C'est chose faite au début des années 1960 ; le traducteur, Pashko Gjeçi, était comme Koliqi, un catholique originaire de Shkoder qui fit ses études à l'Université de Rome dans les années 1940. Il réalisa ainsi la première traduction intégrale et en vers du poème dantesque, achevée en 1966<sup>50</sup>. Fin traducteur (de Leopardi notamment), doté d'une solide culture classique, Gjeçi démontra par son travail les impressionnantes possibilités expressives de l'albanais. Non seulement le poète sut conserver le schéma complexe de la *terza rima*, les rimes enchevêtrées caractéristiques de la *Divine comédie* (ABA BCB CDC), mais il réussit également à maintenir le mètre d'origine, l'hendécasyllabe classique de la poésie italienne :

Nel mezzo del cammin di nostra vita  
Mi ritrovai per una selva oscura,  
Che la diritta via era smarrita.

Në mes të shtegëtisë së kësa jetë  
u gjeta në një pyll krejt errësi,  
Se kishe humbë unë rrugën e vërtetë.

Ahi quanto a dir qual'era cosa dura  
Questa selva selvaggia ed aspre e forte  
Che nel pensier rinnova la paura !

Si ish ta them sa kam vështirësi  
ai egri pyll, i ashpër, pyll hata,  
sa ta mejtoj më kall frikë përsëri !<sup>51</sup>

La littérarité de la traduction ne contredit pas la fidélité au schéma métrique et parfois au rythme du texte italien, chaque fois que la morphologie du lexique albanais le permet. La rugosité de l'idiome albanais – la langue « figée dans la glace » dont parlait Kadaré –, semble faire écho à l'écriture pétrifiée du poète florentin, le fameux style « petroso » qu'on retrouve à maintes reprises dans la *Divine comédie*, comme dans l'incipit célèbre du chant XXXII de

<sup>50</sup> « Au milieu du chemin de notre vie / Je me retrouvai dans une forêt obscure, / Car la droite route s'était perdue // Ah, qu'il est dur de dire quelle était / Cette forêt sauvage, âpre et difficile / Dont le seul souvenir redouble la peur » (DANTE ALIGHIERI, *Komedia Hyjnore*, Përktheu Pashko Gjeçi, Botim i tretë, Tirana, Argeta – LMG, 2006).

<sup>51</sup> *Ibid.* (Ferri, I, v. 1-6, p. 25).

l'*Enfer*<sup>52</sup>, ou certains vers « sonores » comme « L'oltracotata schiatta che s'indraca » [L'outrecuidant lignage qui rugit comme un dragon], traduit par Pashko Gjeçi par : « Raca e mëndjemëdhejve, që tërbohët<sup>53</sup> » ; dans ce dernier cas, l'emploi du verbe, qui signifie plus simplement « être enragé », compense la perte de la tournure métaphorique (« indraca [rugit comme un dragon] ») par une parenté phonologique et le maintien des mêmes sonorités rugueuses. Citant d'autres vers tirés du *Purgatoire*, Kadaré fait très justement remarquer : « On avait parfois l'impression qu'il s'agissait d'une même langue, simplement affublée de masques différents<sup>54</sup>. » La remarque de Kadaré pose la question essentielle qui légitime la traductibilité du poème dantesque, au-delà des accointances thématiques déjà relevées, au-delà de la dimension politique liée à la question de l'empire et à celle de l'exil : celle qui fait implicitement de l'albanais une langue éminemment poétique, précisément parce qu'elle est issue d'une forte tradition orale. Ce sont les caractéristiques mêmes des langues très anciennes, primitives, de reposer sur une grande ductilité, une aptitude singulière aux raccourcis synthétiques – les linguistes parleraient ici de constructions brachylogiques –, une aptitude également à la brièveté des formes lexicales, et surtout – c'est une caractéristique encore bien vivante aujourd'hui – c'est un trait tout aussi marquant que de s'appuyer sur des processus constants de métaphorisation. Or, si le langage est, par définition, métaphorique – parce qu'il définit un *transport* d'un objet vers sa traduction sémiologique (dans le rapport classique signifié/signifiant), mais aussi d'un signe linguistique vers un autre –, il l'est encore davantage au sein d'une langue qui fonctionne le plus souvent à travers ces processus de métaphorisation.

Revenons sur la première traduction réalisée par Luigi Lorecchio. Précisons que c'est en *arbëresh*, c'est-à-dire en albanais médiéval, la langue des colons installés en Italie depuis le XV<sup>e</sup> siècle, que fut faite cette traduction du premier chant de l'*Enfer*. L'intérêt de cette traduction est qu'elle est conduite dans un idiome contemporain de la langue de Dante ; en d'autres termes, elle réalise en toute légitimité l'idéal, louable mais totalement artificiel, de la traduction d'un Pézard, par exemple, qui transposa dans un pseudo-français médiéval le florentin du *Trecento*, instituant ainsi entre les deux langues une fausse analogie que la traduction en *arbëresh* de Lorecchio rétablit parfaitement. Bien entendu, les différences entre l'idiome *arbëresh* et la langue autochtone étaient déjà importantes à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, mais moins que celles qui allaient naître de la réforme de 1908. Toutefois, la redécouverte, dans les

<sup>52</sup> « Se io avessi le rime e aspre e chioce [Si j'avais des rimes âpres et rauques] » (*Inf.*, XXXII, v. 1 ; « Të kisha varg të ashpër e të çjerrë », *Komedia Hyjnore*, cit., p. 185).

<sup>53</sup> DANTE ALIGHIERI, *Komedia Hyjnore*, cit., *Parajsa*, XVI, 115, p. 465.

<sup>54</sup> KADARÉ I., *Dante, l'incontournable*, cit., p. 84.

années 70, du manuscrit original de Lorecchio parmi les archives de De Rada dans sa demeure de Macchia Albanese, a permis de relever des différences substantielles avec la retranscription qu'en a faite De Rada dans son anthologie. Une étude en fut réalisée par l'albanologue Giuseppe T. Gangale<sup>55</sup>, et publiée en allemand dans une revue albanaise de l'université de Copenhague<sup>56</sup>, avec un résumé en français<sup>57</sup>. L'article présente en annexe une réédition de la traduction de Lorecchio publiée à Leipzig en 1948 dans l'« Albanischen Lesebuch »<sup>58</sup>, ainsi qu'une nouvelle traduction de ce même chant, dans le dialecte contemporain de Pallagorio, par Ntoni i Jokkesy, qui témoigne des variantes linguistiques de l'*arbëresh*. Les différences entre le manuscrit de Lorecchio et la retranscription de De Rada résident surtout dans l'orthographe et la morphologie de certains mots ; on y découvre notamment que le traducteur avait annoté son texte de considérations linguistiques très instructives sur l'état de la langue albanaise dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, en particulier sur les variantes locales de Pallagorio, son village d'origine<sup>59</sup>. La confrontation avec la grammaire de Francesco da Lecce, publiée au début du XVIII<sup>e</sup> siècle, montre la remarquable stabilité linguistique, lexicale et syntaxique de l'albanais ancien – malgré ces variantes locales – tel qu'il était pratiqué à plusieurs siècles de distance. Si l'on reprend l'incipit du premier chant, des différences substantielles apparaissent avec la traduction moderne de Pasha Gjeçi :

*Manuscrit*

E gjoghës s'aa te gjimse e ðromëdit  
M'u ndoda mbronda te në pilë e errëtë  
Se udëson e mbare u kisa bierrë.

*Transcription de De Rada*

E gjoghës s'aa tok gjimsa e domit  
m'u ndoda mbrenta te në piilj e ërrët,  
se ûdion e mbaar u kisa biërrur.

<sup>55</sup> Sur l'action de Giuseppe Gangale (1898-1978) pour la promotion de l'*arbëresh*, cf. BELLUSCIO Giovanni, « Giuseppe Tommaso Gangale per la rinascita dell'*arbërisht* nella Calabria centrale: l'utopia dimenticata... l'utopia realizzata / Xhuzepe Gangale dhe ringjallja e arbërishtes së Kalabrisë të mesme: utopia e harruar... utopia e realizuar », in « Hylli i Dritës ndy Shkoder », n° 3, 2007, p. 37-50. Poète et linguiste émérite, polyglotte, il fit beaucoup pour la défense des minorités linguistiques. Cf. GIUDICE Giovanni, *Poesie di Giuseppe Gangale. Rradderi i Europes / Il ramingo d'Europa. Con testi in Italiano Romancio, Arbyresh, Francese, Tedesco*, Cosenza, Rubbettino, 2003.

<sup>56</sup> Gangale était en contact avec les linguistes danois de l'école de Hlemlslev, élève du danois Pedersen. La Bibliothèque Royale de Copenhague renferme un important fond manuscrit en langue albanaise : cf. CHETTA Nicolò, *Testi letterari in albanese*, edizione critica a cura di Matteo Mandalà, Albanica 22, Caltanissetta, Salvatore Sciascia Editore, 2004 (la description du fond est reportée aux p. XV-XXXVI).

<sup>57</sup> GANGALE G.T., « Über eine ältere arberische Übersetzung von Dantes "Inferno I" », in *Arberisca*, Institut for Lingvistik, Universität Kopenhagen, Novembre 1970, p. 1-49. Voici le résumé dans un français un peu bancal publié au début de l'article : « La trouvaille du ms. original des premiers 40 vers d'une traduction de Dante, Inferno I, en parler albanien de la Calabre moyenne nous a permis de découvrir les changements arbitraires que son éditeur, le poète Albanais Gerolamo Radha, y a apportés dans son livre : « Antologia Albanese », 1895. Notre essai comprend une introduction au problème, un « Index » comparatif, un commentaire aux variantes et, enfin, plusieurs appendices. Dans la sect. B le lecteur pourra aisément comprendre et suivre la comparaison du texte original avec celui de son éditeur, même sans l'aide de la connaissance de l'allemand » (*ibid.*, p. 1).

<sup>58</sup> « BEILAGE 4 : Abdruck der S. 287 vom « Albanischen Lesebuch », I. Teil, von Maximilian Lambert, Leipzig 1948 » ; « BEILAGE 5 : Abdruck der Umsetzung ins heutige Puharistische durch Ntoni i Jokkeny » (*ibid.*, p. 46-47).

<sup>59</sup> Par exemple, Lorecchio justifie ainsi le choix de certains lexèmes : il traduit « dentro » par « mbronda » au lieu de « mbrënda », en rappelant qu'à Pallagorio le son français « eu » (comme dans « mbrënda » justement) n'existe pas.

Bobu ! ië punë i rrendë oo pë të Ooom  
Sa ajò pilë is e eghërë, e kreskë e fortë,  
Kë vet ndë e ketoi ntenet drea !

Bobo cë pûne e rëënd ! co për më thëën  
sa ajò piilj is e égakër ej e kresk,  
kë vet ndë nì kuljtoñ ntenet drea.

On remarque tout d’abord que Lorecchio n’a pas souhaité respecter le schéma métrique complexe de la *terzina* dantesque – la disposition des vers en tercets est maintenue, mais sans les rimes –, et que le mètre employé oscille entre le novénaire et l’hendécasyllabe, même si ce dernier est largement prépondérant. Une autre différence réside dans l’emploi de certaines lettres de l’alphabet grec – comme le delta, le thêta ou le lambda –, encore en vigueur dans l’albanais ancien (telles qu’elles figurent, par exemple, dans la grammaire de da Lecce ou dans les différents dictionnaires *arbëresh* de Calabre ou de Sicile), mais qui ont disparu après la réforme normative de Monastir en 1908. L’impression générale est celle d’une plus grande littéarité dans la disposition des différentes séquences, facilitée par l’absence de contraintes techniques comme la rime. On le voit, par exemple, dans l’interjection qui ouvre le second tercet (« *Bobu !* »), absent dans la traduction moderne de Pashko Gjeçi, ou dans le vers suivant qui suit l’agencement lexical d’origine. Ailleurs, pourtant, les choix du traducteur appellent quelques remarques intéressantes. Il s’interroge par exemple sur le choix de tel terme pour rendre le plus fidèlement possible l’intention de Dante. Ainsi, concernant la traduction du vers « *Anzi impediva tanto il mio cammino* [Mais m’empêchait si fort en mon chemin] » (v. 35), à propos du lynx, symbole de luxure et de la corruption de Florence, que le poète croise au début de son périple infernal, Lorecchio s’interroge sur le choix du verbe « *impedire* » : « *Impedire* si può tradurre *mboðiessj* ? il vocabolo mi è stato suggerito »<sup>60</sup> ; mais Gangale, dans sa transcription du manuscrit, choisit un autre vocable (« *avakatossënej* »<sup>61</sup>), là où la traduction moderne de Gjeçi opte pour une version plus concrète : « *e udhën time aq keq e kishte pre* »<sup>62</sup> [Et il avait tant barré mon chemin].

C’est le point de vue politico-linguistique qui me semble être le plus pertinent pour interpréter cette parenté de l’écriture, au sens barthésien<sup>63</sup> du terme, qui unit l’albanais et le poème dantesque. En effet, la figure du poète exilé entre en quelque sorte en résonance avec cette langue de l’exil qu’est l’albanais ancien, préservé et véhiculé dans les communautés *arbëresh* de Calabre ou de Sicile. De ce point de vue, les toutes premières tentatives de

---

<sup>60</sup> « Peut-on traduire *Impedire* par *mboðiessj* ? Le mot m’a été suggéré », GANGALE G.T., « Über eine ältere arberische Übersetzung von Dantes “Inferno I” », cit., p. 40.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 67. Mais les manipulations sont nombreuses eu égard au manuscrit ; le vers suivant en est un autre exemple ; Lorecchio écrit : « *kë u di saa hère të ndrisa u prora prap* », Gangale retranscrit : « *sa Zûra dii sâ heer të drið’sa prap* ».

<sup>62</sup> DANTE ALIGHIERI, *Komedia Hyjnore*, cit., *Ferri*, I, 35, p. 26.

<sup>63</sup> C’est dans son premier essai, *Le degré zéro de l’écriture* (Paris, Seuil, 1953), que Barthes définit l’écriture comme une forme intermédiaire entre la langue et le style (« la langue est en deçà de la littérature, le style presque au-delà »), et surtout comme la manifestation la plus originale de la volonté de l’auteur.

transposition dans la langue albanaise – avant que celle-ci ne connaisse sa première grande réforme linguistique en 1908 –, effectuées par les albanophones de Calabre, renforcent la pertinence de la traductibilité du poème dantesque : l'*arbëresh* est une langue contemporaine du florentin du XIV<sup>e</sup> siècle, mais toujours parlée par les locuteurs d'aujourd'hui, malgré les inévitables contaminations interlinguistiques (il y a des emprunts au grec, au turc, à l'italien et même à l'anglais). Le parallélisme des deux états linguistiques croise ainsi la dimension politique : si l'exil de Dante n'a fait qu'accroître le prestige de l'auteur du texte fondateur de la littérature italienne, l'exil de la langue albanaise – langue devenue sans frontière et sans état – a permis ainsi de la préserver d'une disparition programmée qui a, en revanche, touché la production littéraire, étouffée dans l'œuf durant plusieurs siècles.

Mais plus intéressant encore est l'état de relative instabilité de la langue albanaise à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle qui, comme le florentin du XIV<sup>e</sup> siècle, est en train de vivre sa propre « question de la langue ». Car l'albanais n'est pas une langue homogène ; son hétérogénéité symbolise la dispersion des différentes communautés après les grands exodes du XV<sup>e</sup> siècle – ce que les Albanais appellent eux-mêmes « *Gjaku e sprishurë* », « le sang dispersé ». Entre l'*arbëresh* issu du dialecte toscan et l'albanais moderne issu du guègue, se situe la langue mixte instituée en 1917, renforcée sous le règne du roi Zog et tombée en désuétude après 1950 ; à cela s'ajoutent les nombreux particularismes des différentes communautés *arbëresh* d'Italie, dont témoignent les grammaires spécifiques publiées régulièrement depuis le milieu du XX<sup>e</sup> siècle<sup>64</sup>, et nombreuses sont les variantes dialectales des deux communautés linguistiques du pays. En d'autres termes, la langue albanaise, comme toute autre langue ayant acquis un certain prestige littéraire<sup>65</sup>, acquiert à son tour ce prestige par le biais de la traduction, c'est-à-dire par le biais précisément de ce processus de métaphorisation que constitue le passage – (*metaphorein* = le transport) – d'un système linguistique vers un autre. Il est particulièrement remarquable que l'acquisition de cette dignité littéraire<sup>66</sup> passe par la traduction du poème dantesque, œuvre fondatrice du toscan littéraire<sup>67</sup>, langue qui inventa au

---

<sup>64</sup> À la grammaire *arbëresh* de Giuseppe Gangale (*Grammatica figurata arbëreshy / Ngjalori i gilluhes joony*, in « Gluha », 4, Catanzaro, 1965, p. 64), se sont ajoutées d'autres grammaires spécifiques, notamment celle de Gaetano Gerbino sur la langue de la Plaine des Albanais en Sicile (GERBINO Gaetano, *Grammatica della parlata arbëreshe di Piana degli Albanesi*, Cesena, 2009).

<sup>65</sup> C'est le cas par exemple du français classique à travers le processus emblématique des « belles infidèles » ; cf. ZUBER Roger, *Les « Belles infidèles » et la formation du goût classique. Perrot d'Ablancourt et Guez de Balzac*, Paris, Armand Colin, 1968 (ré-éd. Albin Michel, 1995).

<sup>66</sup> C'est dans cette même optique que Giuseppe Gangale entreprit la traduction du premier livre de l'*Odyssée* d'Homère, traduction conservée sous forme dactylographiée dans les archives albanaises de la Bibliothèque Royale de Copenhague (*Konja e paar e Odhisiesy e Homirity e piërrury te gkilluha e arbyreshy e Mesokalavrity ka zh. i Gkyngkalevet i Psikroti ; Odysseuae Liber Primus*).

<sup>67</sup> Kadaré rappelle, à ce propos, un célèbre *topos* des études dantesques : « Peut-être ce qu'il ne put accomplir avec Béatrice Portinari, Dante l'a-t-il fait avec la langue italienne. Telle une jeune fille qui, au contact de l'amour et de la sensualité, se mue en femme, la langue italienne, enceinte dès sa première étreinte avec le poète, accoucha de la *Divine Comédie*, son

xv<sup>e</sup> siècle le concept même de traduction (Leonardo Bruni, *De interpretatione recta*, 1424<sup>68</sup>). C'est également dans cette langue que furent rédigés les premiers traités modernes sur la traduction<sup>69</sup>. Or, c'est précisément par la traduction que se sont progressivement constituées les littératures nationales. Les traductions de Dante initiées à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et poursuivies au siècle suivant, partielles, puis intégrales, réalisent d'une certaine façon l'idéal humaniste d'une connaissance de soi transigeant par la connaissance de l'autre, à travers les textes, les livres, la lecture et la pratique de la traduction qui réactive en quelque sorte cet idéal socratique. Elles confèrent à la langue albanaise, de la manière la plus prestigieuse et la plus idoine qui soit, la dignité littéraire qu'elle attendait depuis près d'un demi-millénaire. Si l'on ajoute que le patronyme de la langue toscane elle-même provient dans son sens étymologique du dialecte toscan<sup>70</sup>, on ne peut mieux dire – au-delà du contexte politique de la propagande fasciste, conjoncturelle malgré ses implications symboliques indéniables<sup>71</sup> – les liens étroits qui unissent l'albanais et l'italien incarné par la langue à la fois primitive et parfaite du poète florentin.

---

unique progéniture, irréductible à toute autre depuis ces quelque sept cent cinquante dernières années » (*Dante, l'incontournable*, cit., p. 78).

<sup>68</sup> Cf. BRUNI Leonardo, *De interpretatione recta/ De la traduction parfaite*, introduction, notes et traduction de Charles Le Blanc, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 2008.

<sup>69</sup> Voir par exemple DA LONGIANO Fausto, *Il dialogo del modo de lo tradurre* (1556), TOSCANELLA Orazio, *Discorso del tradurre* (1575). Sur les rapports entre la traduction et la naissance de la « littérature », cf. BERMAN ANTOINE, *Jacques Amyot, traducteur français. Essai sur les origines de la traduction en France*, Paris, Belin, 2012, en particulier le chap. XI « Amyot et la naissance de la grande prose française », p. 216-224.

<sup>70</sup> De *tuscus*, désignant en latin les Étrusques, peuple, comme les Albanais, d'ascendance pélasgique ; cf. D'ANGELY Robert, *Enigma*, Tirana, Toena, 1998. Cette thèse est en revanche contestée par Serge Métais qui n'y voit qu'un argument idéologique : « En définitive, il faut admettre que la question des Pélasges relève plus de l'ordre du mythe que de la réflexion scientifique » (*Histoire des Albanais*, cit., p. 92).

<sup>71</sup> Comme par exemple le symbole impérial de l'aigle, la prééminence de Rome comme cité impériale, souvenir du *Convito*, la prophétie du Dux, etc., cf. VENTURINI D., *Dante Alighieri e Benito Mussolini*, cit.